"J'ai déchiré tout mai et juin, dit Susan, et vingt jours de juillet. Je les ai déchirés, roulés en boule, pour qu'ils n'existent plus, il reste une lourdeur en moi. C'étaient des jours mutilés, comme des phalènes aux ailes rognées incapables de voler. Il ne reste que huit jours. Dans les huit jours, je descendrai du train, je serai sur le quai à six heures vingt-cinq. Je déroulerai ma liberté, et les restrictions qui froissent et qui plissent - temps, ordre et discipline, être ici et là à l'heure précise - exploseront. Le jour jaillira quand, ouvrant la porte, je verrai mon père avec ses guêtres, son vieux chapeau. Je tremblerai. J'éclaterai en sanglots. Le lendemain je me lèverai à l'aurore. Je sortirai par la porte de la cuisine. Je marcherai dans la lande. Les grands chevaux des cavaliers fantômes tonneront derrière moi et s'arrêteront soudain. Je verrai l'hirondelle raser l'herbe. Je me jetterai au bord de la rivière et je regarderai le poisson plonger et reparaître dans les roseaux. J'aurai les paumes des mains marquées par les aiguilles de pin. Je déferai, j'ôterai ce qui s'est formé ; la dureté d'ici. Car quelque chose a grandi en moi, au fil des hivers et des étés, sur les escaliers, dans les chambres. Je ne veux pas être admirée comme Jinny. Quand j'arrive, je ne veux pas que les gens lèvent les yeux avec admiration. Je veux donner, qu'on me donne, je veux la solitude, et découvrir ce que j'ai."

© Calmann-Lévy

Virginia Woolf, *The Waves* (*Les Vagues*, 1931). Traduction française par Cécile Wajsbrot (Calmann-Lévy, Paris 1994).

Je vous conseille de lire aussi *Une chambre à soi*, essai féministe magistral, publié pour la première fois en 1929.

Virginia Woolf (1882-1941) est une des plus grandes romancières du vingtième siècle. Née dans un milieu victorien assez atypique, elle cherchera toute sa vie à exprimer par le travail du verbe l'indicible. Cette quête intérieure, tour à tour poétique, violente et subversive la conduira au suicide en 1941. Le style de Virginia Woolf, mélange d'intimité et de tension, de secret et de dévoilement, de sensualité et de violence, porte le témoignage de cette souffrance psychique, de cette rupture entre l'existence littéraire et le monde référentiel, et fait toute la force d'une œuvre, considérée à juste titre comme essentielle.

Voici comment la célèbre écrivaine Marguerite Yourcenar, autre traductrice des *Vagues*, présente l'ouvrage dans la préface (éditions du Livre de Poche) : "*Les Vagues* est un livre à six personnages, à six instruments plutôt, car il consiste uniquement en longs monologues intérieurs dont les courbes se succèdent, s'entrecroisent, avec une sûreté de dessin qui n'est pas sans rappeler l'Art de la fugue. Dans ce récit musical, les brèves pensées de l'enfance, les rapides réflexions des moments de jeunesse et de camaraderie confiante tiennent lieu des allegros dans les symphonies de Mozart, et cèdent de plus en plus la place aux lents andantes des immenses soliloques sur l'expérience, la solitude et l'âge mûr. *Vagues*, en effet, autant qu'une méditation sur la vie, se présente comme un essai sur l'isolement humain".

J'ajouterai qu'à mesure même que les lignes des *Vagues* se noient dans un plus sombre crépuscule, plus lumineusement apparaît sur les lèvres des mots la poésie de Virginia Woolf : poésie immanente, orientée vers la notation de l'instant présent, et l'évocation de la vie qui s'écoule, aux prises avec le temps, inaccomplie, inexpliquée, à l'affût de l'inaccessible...

Un extrait du blog de lettres de Bruno Rigolt